

Figures Féminines et Contexte Social Dans *Jacques le fataliste* de Diderot

Danielle Thaler
Université de Victoria

ABREGÉ

Diderot le philosophe, considéré comme un précurseur en maints domaines au XVIII^{ème} siècle, écrit *Jacques le fataliste* à l'âge de soixante ans.

Cet article examine la représentation de l'image féminine dans ce texte de la maturité et s'attache aux données sociales qui conditionnent la vision de l'auteur. Le roman de Diderot met clairement en évidence un modèle de comportement entre les sexes où toutes les relations sont dévalorisées. Seul le thème de l'amitié échappe à cet impitoyable réquisitoire. Cependant s'il y a évaluation, il ne semble pas vraiment y avoir remise en question du système.

On se plaît à répéter que nul plus que Diderot, au Siècle des Lumières, ne fit preuve d'audace et de curiosité d'esprit, que nul plus que lui ne semble avoir d'évancer la pensée de son siècle en maints domaines. A la tête de la bataille pour l'*Encyclopédie*, il ne devait se lancer véritablement dans le roman que vers la cinquantaine. Il a soixante ans quand il compose *Jacques le fataliste*¹.

Il devient alors d'autant plus captivant d'examiner, dans cette oeuvre de la maturité, la représentation de l'image féminine, et d'analyser le carcan idéologique qui conditionne une telle vision. Si Diderot se range aux côtés de la vertu persécutée dans *La Religieuse*², les aspects gro-

tesques et négatifs qu'il prête à la gent féminine sont au contraire accentués dans *Jacques le fataliste* et dans *le Neveu de Rameau*³. Un paradoxe semblable est reflété dans *L'Essai sur les femmes* où l'auteur proclame:

Impénétrables dans la dissimulation, cruelles dans la vengeance, constantes dans leurs projets, sans scrupules sur les moyens de réussir, animées d'une haine profonde et secrète contre le despotisme de l'homme, il semble qu'il y ait entre elles un complot tacite de domination, une sorte de ligue. . .

mais un peu plus avant dans son essai, il déclare:

Dans presque toutes les contrées, la cruauté des lois civiles s'est réunie contre les femmes à la cruauté de la nature. Elles ont été traitées comme des enfants imbéciles.⁵

Diderot le précurseur qu'on a été jusqu'à qualifier de "féministe ardent," semble en fait endosser par ses propos l'image séculaire de la femme ange ou démon. Pour évaluer de plus près sa position nous nous sommes proposé de mettre en relief le champ d'action des figures féminines qu'il met en scène dans *Jacques le fataliste* et d'examiner leurs fonctions dans le récit.

Il serait difficile de résumer l'action de ce "roman" qui n'est en fait qu'une discussion entre Jacques et son maître. Cette longue conversation, menée à grand renfort d'ironie, est entrecoupée d'anecdotes-digressions et illustre entre autres la pensée de Diderot sur la liberté et sur son époque. Dans cette perspective il faut se demander comment Diderot présente les femmes et quels types de femmes accèdent au statut de personnage privilégié. D'autre part le texte met-il en évidence un modèle de comportement entre les sexes, ce modèle est-il uniforme et enfin, dans ce reportage au second degré que constitue le roman, y a-t-il évaluation et remise en question du système?

Si l'on considère tout d'abord l'éventail des classes sociales représentées par les divers personnages féminins (voir *Tableau*), on peut proposer plusieurs réflexions.

A peu près toutes les classes sociales sont présentes, mais les rôles les plus significatifs sont joués par les femmes des classes les plus élevées, à savoir Agathe, l'hôtesse, Madame de la Pommeraye et ses deux complices. Diderot les a pourvues d'un caractère et d'une conduite plus complexes que ceux des autres femmes dans le roman. Même Denise, qui est le point de départ générateur des récits de Jacques, est à peine esquissée. La classe populaire féminine n'est pas encore

jugée digne d'une personnalité distinctive. Nous nous permettrons donc de hasarder que les rôles de Javotte et de la maîtresse de Gousse sont interchangeables; il en va de même pour dame Suzanne et dame Marguerite et aussi pour les diverses filles séduites par frère Jean. La seule façon pour une femme du peuple de transgresser cet état de quasi-anonymat est de devenir célèbre comme femme galante ou comme actrice. Elle peut alors frayer avec les classes les plus hautes de la société, être reçue, choyée et, dans le cas de l'actrice, parfois même épousée. Dans *Jacques le fataliste* nous avons l'exemple de Mlle Isselin entretenue par le maître; grâce à son amant, elle a accès à un certain statut social.

Il est intéressant de noter que la classe des ouvrières de la ville n'apparaît pas dans le roman; par contre un groupe de femmes issues de cette classe, les filles de joie, est fréquemment mentionné. Nous pouvons expliquer cette omission par le fait qu'il ne saurait y avoir de contact autre que charnel entre Jacques ou son maître et la très basse classe urbaine.

Considérons maintenant les rapports entre la conduite sociale, le rang et l'état-civil des personnages.

a) Célibataires

Plus la classe sociale est basse, moins la vertu semble avoir d'importance. Des filles du peuple sortent les prostituées; les servantes, elles aussi, sont peu farouches, telles Javotte, la servante du lieutenant de Conches ou la maîtresse Gousse. Seule Denise se doit d'être vertueuse pour devenir l'objet de la quête de Jacques. En ce qui concerne les paysannes que séduit le frère Jean, on arrive à les marier sans trop de problèmes lorsqu'elles sont enceintes. Quand nous passons à la classe bourgeoise, la vertu ou du moins l'apparence de vertu devient beaucoup plus importante; Mlle Pigeon, enceinte, est inacceptable au sein d'une famille respectable et doit s'enfuir avec son amant Premontval. Agathe,

même enceinte, ne pourra forcer le maître à l'épouser parce que sa réputation est mauvaise; après la naissance de son fils naturel, elle n'aura plus aucune chance de se marier. Pour l'aristocratie, la virginité est absolument essentielle et l'apparence de la dévotion désirable pour augmenter les conditions favorables à un mariage.

Nous voyons donc que plus on grimpe dans l'échelle sociale, plus le chaperonnage est rationnel puisqu'il s'agit de préserver la jeune personne de tout ce qui pourrait nuire à sa réputation. En conséquence, Madame de la Pommeraye

ordonnant à Mlle d'Aison de ne jamais sortir seule, veille à établir l'une des conditions essentielles au mariage futur avec le marquis des Arcis. La vertu devient valeur commerciale, beaucoup plus rentable dans la haute société où la jeune fille a plus à gagner par le mariage que dans la basse classe où beaucoup moins d'éléments entrent en jeu.

b) Femmes mariées

Le mariage efface les différences de comportement qui existaient selon la classe à laquelle appartenait la jeune fille. Le mariage, dans

TABLE 1
Répartition des figures féminines par classes sociales

	Petit Peuple		Bourgeoisie	Aristocratie
Femme Galantes	Servantes	Paysannes		
• Femmes diverses	• Javotte (1)	• fille en croupe	• Mlle Pigeon	• Mlle de la Pommeraye
• Mlle d'Aison et sa mère	(lieutenant de Conches)	• filles séduites par frère Jean	• Agathe	• lère maîtresse de Desglans
• Mlle Isselin (actrice entretenue)	• Denise (1)	• Marguerite (fille du compère)	• Femme de Gousse	• 2e maîtresse de Desglans
	• Jeanne (mère de Denise) (1)	• paysanne qui recueille Jacques	• Pâtiessière	• Femme accompagnant le père Hudson
		• Justine (2) (couturière)	• Hôtesse (3)	
		• Dame Suzanne	• Mlle Duquenois et sa mère	
		• Dame Marguerite	• Dame Simion (procureuse)	
			• Femme du médecin	
			• Confiseuse (séduite par Hudson) (4)	

Notes: 1 - Javotte, Denise et Jeanne sont probablement issues de la classe paysanne.

2 - Nous avons classé Justine dans la classe paysanne bien qu'elle soit couturière car elle vit dans un vilage et est d'origine paysanne.

3 - L'hôtesse est classée dans la bourgeoisie de par son mariage mais appartient probablement à l'aristocratie pauvre par ses origines.

4 - Nous n'avons pu déterminer la classe de la jeune fille séduite par le père Hudson mais il nous semble qu'elle appartient à la petite bourgeoisie à cause de l'importance accordée à la désolution des parents.

toutes les classes, donne accès à une plus grande liberté de mœurs. Le changement est surtout considérable pour les femmes des classes les plus hautes qui passent d'une conduite très stricte à une grande licence. L'adultère n'est pas ouvertement prescrit mais il n'est pas non plus pros crit et presque toutes les femmes mariées dans *Jacques le fataliste* sont adultères. Un certain *statu quo* s'établit; le mari ferme obligeamment les yeux pourvu que les apparences soient à peu près sauvegardées.

Dans leur livre sur *La Femme au XVIIIe siècle*,⁶ les Goncourt remarquent que c'est surtout dans la classe aristocratique que la licence atteint son paroxysme. Toutefois dans l'oeuvre de fiction de Diderot, il ne semble pas y avoir de différence notoire entre la conduite des aristocrates et celle des femmes bourgeoises, si ce n'est que les maris de ces dernières semblent particulièrement enclins à l'indulgence. L'hôtesse se contentera de s'exprimer brièvement à ce sujet en proclamant: "Nos maris sont aguerris"⁷. Il faut noter que l'adultère est parfois même valorisé s'il est pratiqué pour le bénéfice du mari; il est dit en parlant de Mme de la Pommeraye:

Quoi si cette femme en avait fait autant pour obtenir à un mari la récompense de ses services; si elle s'était prostituée à un ministre ou même à un premier commis, pour un cordon ou pour une colonelle; au dépositaire de la feuille des Bénéfices, pour une riche abbaye, cela vous paraîtrait tout simple, l'usage serait pour vous.⁸

c) Veuves

Les veuves dans *Jacques le fataliste* appartiennent toutes au monde de l'aristocratie. Possédant une fortune, leur situation sociale semble des plus enviables car elles jouissent de la plus grande liberté. Cette liberté acquise après un mariage malheureux, comme c'est le cas pour Mme de la Pommeraye, elles ne semblent guère montrer d'empressement à y renoncer en faveur

d'un second mariage. Mme de la Pommeraye, bien qu'aimant le marquis des Arcis, n'a pu se résoudre à l'épouser quand il l'en priait. La première maîtresse de Desglands vit avec lui dix ans dans son château, mais sans régulariser leur union. On ne précise pas qu'elle est veuve, mais étant donné l'indépendance financière et la liberté dont elle semble jouir, c'est la seule condition qu'on puisse lui supposer. Quant à la deuxième maîtresse de Desglands (nous la considérons comme veuve bien que le texte se contredise sur la question), elle passe d'une conquête à l'autre sans restrictions d'aucune sorte, jouissant même de l'estime générale.

Notons que pour les veuves, selon la vision de Diderot, le malheur arrive lorsqu'elles s'attachent à un homme qui invariablement les bafoue.

d) Mères

Si nous considérons les femmes dans leur rôle de mère, nous nous apercevons que la maternité n'est certainement pas valorisée dans *Jacques le fataliste*. Chaque fois qu'il est question d'enfants dans la basse classe, c'est en termes de bouches à nourrir qu'ils sont mentionnés et, dans le cas de paysannes séduites qui se retrouvent enceintes, c'est le mariage forcé qui en est la conséquence. Dans la bourgeoisie, l'enfant oblige Mlle Pigeon à la fuite et pour Agathe, la grossesse est utilisée comme moyen de pression pour extorquer de l'argent au maître. Quant aux mères de jeunes filles, telles la mère d'Agathe et celle de Mlle Duquenois, elles utilisent leurs filles pour satisfaire leurs ambitions ou leurs besoins financiers. Chez les veuves aristocrates, il n'est même pas question d'enfants et de relations maternelles. Par contre, les pères dans l'aristocratie semblent s'occuper de leurs fils naturels: Desglands adore le fils qu'il a eu avec une veuve et le maître s'occupe de pourvoir à l'entretien de son fils. Toutefois le maître ne fait pas preuve d'affection particulière envers l'enfant et la conduite de Desglands vis-à-vis de son fils est décrite de façon à montrer qu'il s'agit d'une faiblesse ridicule.

A aucun moment dans le livre il ne semble y avoir de tendresse entre mères et enfants; ceux-ci apparaissent comme une contrainte, un obstacle; à la rigueur un instrument de manipulation, mais jamais comme source de joie ou de chaleur humaine.

Comment interpréter cette dévaluation du rôle de la maternité dans *Jacques le fataliste*? Devons-nous y voir une condamnation inconsciente des femmes qui ne remplissent fidèlement ni leur rôle d'épouse ni celui de mère ou au contraire une minimisation du rôle de la mère et de la respectabilité qui l'entoure pour favoriser une vision purement sensuelle de la femme? Nous inclinerions à pencher pour la deuxième hypothèse car c'est un désir purement sexuel qui est à la base de toutes les anecdotes concernant les femmes. Or, la maternité soustrait la femme au désir de l'homme. Dans *Inconséquence du jugement public*, c'est l'allaitement de l'enfant par Mme de La Carlière qui nous est décrit comme étant la cause de l'infidélité du mari:

Elle voulut absolument le nourrir. Ce fut un long et périlleux intervalle pour un jeune homme d'un tempérament ardent, et peu fait à cette espèce de régime. Tandis que Mme Desroches était à ses fonctions, son mari se répandait dans la société.⁹

De toute façon, l'absence des enfants dans la classe aristocratique de *Jacques le fataliste* reflète assez bien la réalité extérieure. Les enfants des nobles sont d'abord élevés par une nourrice; puis dans le cas des filles, c'est le couvent jusqu'au mariage et dans celui des garçons, c'est l'éducation par un précepteur. Ce système, dans le cas des filles surtout, rend toute communication profonde avec la mère, impossible.

On sait qu'avec *La Nouvelle Héloïse*¹⁰, qui dénonçait la corruption de son siècle, Rousseau propose à ses contemporains un retour à une conception de la famille qu'il qualifie de plus naturelle et il donnera une nouvelle vision de la

femme, valorisant la mère certes, mais la confinant entièrement dans ce nouveau rôle.

Après avoir examiné la façon dont l'activité féminine se déploie à l'intérieur de structures déterminées par sa classe sociale et son état civil, nous aimerions nous pencher maintenant sur la motivation actantielle dans les rapports hommes-femmes.

C'est par le thème de l'amour que Jacques nous introduit dans son monde de fantaisie; c'est soi-disant l'amour qui est le sujet de nombreuses conversations du livre et le moteur du rebondissement de maintes actions; c'est sous le signe de l'amour que sont supposées s'accomplir les rencontres hommes-femmes. Mais en fait, même si elles sont prétexte au texte, les femmes semblent n'être que l'enjeu d'une boutade.

a) Le regard de l'homme sur la femme

Les réactions de Jacques, de son maître, du marquis des Arcis, etc., vis-à-vis des femmes ne diffèrent guère. Comme le font très justement remarquer les Goncourt dans leur ouvrage sur *La Femme au XVIIIe siècle*, il s'agit pour l'homme d'arriver à la reddition d'un corps. Tout est mis en oeuvre pour arriver au but et les méthodes sont les mêmes quelle que soit la classe féminine à laquelle on s'adresse. Une cruauté indéniable s'exerce dans la tentative de séduction: la femme est chosifiée et l'homme ne se soucie nullement des conséquences de son acte. Diderot, qui glorifie la sexualité triomphante de l'homme dans *Jacques le fataliste*, la dénonce sur le plan moral dans son *Essai sur les femmes*:

Cependant, que signifie ce mot légèrement prononcé, si frivolement interprété: Je vous aime! Il signifie réellement:

Si vous vouliez me sacrifier votre innocence et vos moeurs; perdre le respect que vous vous portez à vous-même, et que vous obtenez des autres; marcher les yeux baissés dans la société, du moins jusqu'à ce que,

par habitude de libertinage vous en ayez acquis l'effronterie; renoncer à tout état honnête; faire mourir vos parents de douleur, et m'accorder un moment de plaisir, je vous en serais vraiment obligé.¹¹

Si une femme résiste à ces avances, elle en devient d'autant plus désirable. Il y a persistance d'un mythe au cœur de l'homme: celui de la quête de la dame inaccessible. D'une part on assiste à la description d'une volonté de satisfaction purement sexuelle; mais d'autre part au désir non moins profond de non-satisfaction afin de donner une signification à la quête. Cela est rendu évident par le fait qu'une fois séduite, la femme perd de sa valeur. La passion s'éteint et fait place à un vide, qui ne sera comblé que par de nouveaux désirs vers un objet différent. C'est le cas type du marquis de Arcis qui délaisse Mme de la Pommeraye. Ne réussissant pas à séduire Mlle Duquenoi, il l'épouse.

Le mariage pour les hommes n'apporte pas une plus grande liberté comme c'est le cas pour les femmes. Qu'ils soient célibataires, mariés, veufs, ou même prêtres, ils ne souffrent pas des mêmes restrictions que les femmes. Dans *Jacques le fataliste*, un homme gagne peu par le mariage: le marquis de Arcis se mésallie; la plupart des autres hommes sont trompés par leur femme. Dans la société du XVIIIe siècle, le mariage est surtout une affaire d'argent pour les hommes, et la continuation d'une lignée dans les classes les plus élevées.

Dans le roman, un homme qui ne réussit pas dans la séduction se résout à épouser (le marquis des Arcis, Jacques) ou il se venge comme c'est le cas du maître avec Agathe, et aussi celui de Jacques avec la petite couturière Justine. La vengeance vis-à-vis d'une femme, de même que la motivation, est de caractère sexuel, ce qui ne doit pas nous étonner puisque seuls les attributs physiques féminins sont mis en cause dans *Jacques le fataliste* et aptes à provoquer l'intérêt masculin. Quand le caractère est dépeint, ce sont

toujours des qualificatifs qui ont trait à l'aspect extérieur tels que vivacité, maintien, etc. Les rares femmes du roman qui semblent inspirer le respect plutôt que la concupiscence sont celles dont la passion peut se transformer en haine implacable, telle Mme de la Pommeraye. Le comportement d'un homme vis-à-vis d'une femme peut finalement se réduire à un schéma très simple:

b) Motivation du comportement féminin envers l'homme

Pour comprendre le comportement des femmes, il faut prendre en considération leur très grande dépendance. A moins d'être veuve, une femme doit souscrire aux volontés des parents, du mari et éventuellement du couvent. Dans le texte de Diderot, le manque d'autonomie est accentué par un manque de mobilité notamment face aux voyages. Les hommes tels Jacques et son maître, le marquis de Arcis, le père Hudson, etc., voyagent à leur gré. Les femmes elles, se déplacent très rarement, et si elles le font c'est à cause d'une contrainte: Mlle Pigeon s'enfuit avec Premontval, le marquis de Arcis part pour la campagne avec sa nouvelle femme pour éviter un scandale; la mère de cette dernière se réfugie au couvent. L'homme représente donc à la fois l'ennemi à vaincre et l'instrument nécessaire pour acquérir un certain pouvoir et par là même une plus grande liberté. Provocations, intrigues, duplicité, libertinage, tous les moyens sont bons pour échapper au cercle étroit des tabous sociaux, pour défier les conventions tout en adhérant aux apparences de respectabilité.

Si l'on tente d'esquisser rapidement un schéma des motivations dominantes de la conduite féminine dans *Jacques le fataliste*, on arrive aux réflexions suivantes: les jeunes filles de la bourgeoisie, telle Agathe, voient dans le mariage avec un aristocrate à la fois une libération et une conquête sociale; elles usent d'autant de duplicité pour se faire épouser qu'un homme en userait pour les séduire. Toutefois dans l'ensemble, l'in-

terpénétration des classes se produit rarement dans le récit. Diderot est beaucoup plus conservateur à cet égard que Marivaux par exemple, qui déjà en 1730, présentait un aristocrate prêt à épouser une servante.

Une source de motivation très puissante chez les femmes non mariées est l'argent; en effet, chez les prostituées, chez l'actrice Mlle Isselin et même chez les servantes qui ne peuvent espérer sortir de leur condition par un mariage, l'argent est l'expression d'une certaine puissance, voire d'indépendance (Javotte maîtresse de Gousse).

L'amour comme sentiment générateur de relations hommes-femmes n'apparaît dans la classe des femmes non mariées que chez Denise et peut-être chez Mlle Pigeon. En définitive, le mariage basé sur l'amour est exceptionnel, ce qui reflète fort bien le contexte social de l'époque: le mariage se traite comme une affaire.

Chez les femmes mariées, on voit immédiatement les résultats de l'obtention d'une certaine liberté. Leur mariage n'ayant pas été un mariage d'amour (et s'il l'avait été, la passion se serait de toute façon affadie), il y a recherche d'aventures extra-maritales. La motivation n'est plus l'argent ou le mariage, mais le plaisir, lequel pour s'accomplir, doit avoir recours à la duplicité afin de tromper le mari. Il est intéressant de noter que les maris dans *Jacques le fataliste* sont présentés sous un aspect placide et benêt et les hommes célibataires comme fringants et rusés. L'homme marié semble assagi alors que l'épouse se jette dans les aventures. On constate un décalage temporel entre les expériences d'une femme et celles d'un homme, ce dernier ayant eu de nombreuses aventures avant le mariage comme cela sera le cas pour Jacques.

Chez les veuves, qui possèdent la plus grande liberté, la motivation des relations est à nouveau différente: il n'y a pas volonté de mariage ou d'argent (sauf dans le cas de Mme D'Aisnon qui est ruinée et se sert de sa fille), mais le désir d'une

relation amoureuse stable, d'un simulacre de mariage auréolé par un attachement sincère. Leur amour bafoué, leur vanité offensée conduisent des femmes à une vengeance implacable comme c'est le cas pour Mme de la Pommeraye.

La vengeance diaboliquement orchestrée s'accomplit, une veuve faisant preuve d'autant d'acharnement dans sa haine que dans sa passion. Monstrueuse mais digne, Mme de la Pommeraye incarne l'image du grand criminel que fascinait Diderot.

Finalement, sous le ton léger d'un conteur endiable, Diderot fait surgir une foule d'anecdotes qui toutes expriment une vue pessimiste de la société et du couple. Diderot le moraliste ne semble guère croire ni à la vertu des femmes, ni aux engagements maritaux ou extra-maritaux. La conclusion de *Jacques le fataliste* est révélatrice à cet égard. Même Jacques, qui a fait un mariage d'amour, Jacques le rusé, le finaud, se voit déjà dans le rôle du trompé, du cocu potentiel qui accepte placidement son état:

...Je ne sais ce qui est, mais je suis sûr qu'il se disait le soir à lui-même: S'il est écrit là-haut que tu seras cocu, Jacques, tu auras beau faire, tu le seras; s'il est écrit au contraire que tu ne le seras pas, ils auront beau faire, tu ne le seras pas; dors donc, mon ami...et qu'il s'endormait.¹²

Il ne croit pas davantage à la sincérité de la dévotion des fidèles qu'au respect des commandements de l'Eglise par les prêtres. Toutes les structures sociales sont minées par l'ironie de l'auteur et apparaissent dénuées de validité. Pourtant, Diderot s'y cramponne prudemment. Les traditions prennent la forme de paravents grotesques masquant les instincts primaires qu'on ne saurait réprimer. Entre hommes et femmes ce n'est pas un dialogue qui s'engage, mais bien plutôt un combat où la raison du plus rusé est toujours la meilleure. Avidité, vanité et égoïsme revendiquent leurs droits et, de part et d'autre, la cruauté fournit les armes.

Pourtant dans cette société où les relations semblent dévalorisées, surgit un thème où fidélité et désintéressement prennent une ampleur inattendue: celui de l'amitié. Alors que le couple échoue ou que son futur est incertain, les amis font preuve d'un dévouement qui résiste aux obstacles et au temps. C'est le cas de Jacques et de son maître, des deux capitaines, de Gousse et de Premontval. C'est aussi le cas des *Deux frères de Bourbonne*¹⁴. L'amitié existe également entre femmes: une affection intense lie Suzanne à la mère de Mouni dans *La Religieuse*.

Entre hommes et femmes, cette possibilité de relation est beaucoup moins exploitée par Diderot et la situation qu'il met en scène est de toute façon plus ambiguë. C'est entre les êtres du même sexe que peut vraiment s'épanouir l'amitié, et c'est à elle qu'on attribue le caractère sacré qu'on s'attendrait à voir réserver à l'amour ou à la foi dans une optique traditionnelle. Les amis du même sexe ne sont jamais présentés dans des attitudes grotesques; ils se protègent, se sacrifient l'un pour l'autre et restent unis jusque dans la mort et par delà la mort. Jacques et son maître sont inséparables, frère Jean partage l'infortune de père Ange; Suzanne est inconsolable du trépas de la mère de Mouni; Félix de celle de son ami dans *Les Deux amis de Bourbonne*; les exemples sont nombreux.

Le thème de l'amitié était si fortement valorisé, il est naturel que l'usurpation de cette amitié devienne crime impardonnable. Un chevalier trompant son maître, abusant de lui, est passible de la peine de mort; la félonie du chevalier est une violation du code sacré. Agathe, elle,

n'a pas été prise trop au sérieux, on ne se bat pas pour elle, on la partage. Une femme n'acquiert de véritable consistance dans *Jacques le fataliste* que quand elle est implacable dans sa vengeance.

Si le couple, chez Diderot, n'a aucune chance, cela est dû à la lucidité de la vision de l'auteur face aux structures en place: toutes les situations actantielles entre femmes et hommes sont immanquablement placées sous le signe de dominant-dominé où la sexualité n'est qu'un instrument de combat. Malgré sa lucidité, Diderot ne propose rien pour remédier à cet état de chose. Prisonnier de son époque, il semble incapable d'imaginer un autre type de relation et va beaucoup moins loin que certains "féministes" de son temps, Marivaux, Laclos ou Condorcet. A défaut de pouvoir résoudre le problème, il reproduit dans son roman un échafaudage de situations où les femmes, contrairement à Jacques, n'ont pas beau jeu face à leur maître.¹⁴

NOTES

1. Diderot, *Oeuvres romanesques*, éd. Garnier frères, Paris, 1962
2. Diderot, *La Religieuse*, in *Oeuvres Romanesques*.
3. Diderot, *Le Neveu de Rameau* in *Oeuvres Romanesques*.
4. Diderot, *Essai sur les femmes* in *Oeuvres philosophiques*, éd. Garnier, Paris, 1966, p. 980.
5. *Ibid.*, p. 985.
6. Jules et Edmond de Goncourt, *La Femme au XVIII^e siècle*, éd. Chapentier, Paris, 1877, p. 182.
7. Diderot, *Oeuvres romanesques*, p. 617.
8. *Ibid.*, p. 651.
9. *Ibid.*, p. 822.
10. Jean-Jacques Rousseau, *La Nouvelle Héloïse* in *Oeuvres complètes*, vol. 2, 1959.
11. Diderot, *Essai sur les femmes*, p. 987.
12. Diderot, *Oeuvres romanesques*, p. 780.
13. Diderot, *Deux frères de Bourbonne* in *Oeuvres romanesques*.
14. Pour un examen approfondi de la sexualité dans l'oeuvre de Diderot, se référer aux *Oeuvres complètes*, qui englobent la *Correspondance* fort révélatrice à maints égards.